

lapageblanche
novembre/décembre(2002)numéro(23)

Si la nature, au terme de combien d'erreurs et de tâtons, a produit des êtres lucides et responsables, comment ne pas comprendre qu'elle est tout insinuée en eux; qu'elle les hante, les occupe et les emplit ; que s'ils croient différer d'elle, c'est en vain et par présomption ; qu'ils ne sauraient lui être plus fidèles qu'en usant à plein des privilèges qu'elle a ménagés à leur espèce au prix d'une patience opiniâtre et d'heureux placements ; qu'elle pousse maintenant ses palpes à travers eux, par eux et leurs plus subtiles intuitions ; et que les raisonnements de leur intelligence ne sont rien que les derniers pseudopodes, toujours myopes, inventés par la gigantesque amibe insatiable et populeuse.

Laisser passer en soi la nature, ce n'est pas pour l'homme tenter ou feindre de retourner au nerf ou à l'inerte, ni essayer de se démettre des pouvoirs qui lui sont échus. C'est, au contraire, les approfondir, les exalter et les contraindre à de nouveaux devoirs. J'ai conjecturé jusque dans le morne intérieur des pierres l'analogie de cette passion. J'ai suivi ou prévu ou déduit le fantasque Mi Fou, ses respects et ses ferveurs. Mais je ne partagerais pas ses abdications, s'il avait renoncé, homme, à faire moins que ne firent au début les pierres, lorsqu'elles inventèrent au premier carrefour le cristal.

Roger Caillois

Pierres / NRF Poésie Gallimard

l'angle de réimmersion dans l'atmosphère terrestre d'un vaisseau cosmique : s'il est trop grand, l'engin ne descendra pas, restant un satellite de la Terre ; s'il est trop petit, c'est le danger de supporter une trop grande température, de transformer tout en cendres. (On peut découvrir autour de nous les deux cas... des gens qui évoluent trop loin du milieu du vivant et ceux qui se précipitent trop dans la vie et se consomment tout de suite...).

Absence

Comme enfant on connaît le monde par les sens et on réussit à mettre un ordre dans leur chaos par les mots. Les mots sont d'abord plutôt des objets de jeu ; on les prend comme des sons, comme une musique ; les petits les traitent à leur gré, en les déformant, gonflant, agglutinant, décomposant... Les écrivains jouent d'une telle manière avec les mots... Avec le temps le contour des mots se stabilise et on leur ajoute du sens. L'univers a germé ; on entre maintenant dans le monde de la grammaire, de la civilisation... On est contraint de laisser à la porte l'innocence, le plaisir de jouer. Quelques grands artistes, quelques grands poètes se souviennent encore de cet âge...

Quand on est enfant, les mots qui entrent dans notre vie quotidienne codifient la trajectoire future, englobent une manière de voir le monde, d'établir un régime affectif, de fixer une approche de nos semblables, etc. C'est comme établir

Ces premiers mots qui nous propulsent dans la vie sont dans la plupart des cas les mots de nos mères. Elles s'insèrent par cette voie dans le monde qui nous portera sur ses ailes jusqu'à la fin de nos jours. Tu te rends compte ou tu ne te rends pas compte : ta mère te serre dans ses mots...

Ma mère. Je la vois dans la modeste chapelle du cimetière. La ville est loin, dans la vallée. La ville où elle a vécu seule depuis trente ans... La ville de nos écoles... La ville qui nous a vu tous, mon père, ma mère et nous... Depuis la mort de mon père, ma mère a dédié sa vie à ses enfants. Maintenant elle n'est que le visage maladroitement embaumé à l'hôpital où on l'a laissée mourir... Mais je ne veux pas raconter comment on peut mourir aujourd'hui en Roumanie... Je vois sa face étrange à cause des soins maladroits, et je me souviens qu'elle m'a demandé un jour pourquoi les écrivains n'écrivent sur leurs mères qu'après qu'elles sont mortes... Elle avait raison, ma pauvre mère. Mais je ne savais pas quoi lui dire. J'avais une mère, dans ce moment-là, je ne pouvais pas le savoir. Maintenant je le sais : parce que, de leur vivant, ils ne peuvent pas comprendre...

Elle a eu le don de toujours offrir, de ne demander jamais. Ses enfants ont été son univers. Moi, mon frère, ma sœur. Et

nous ne sommes pas capables de comprendre. Moi même j'ai compris tout cela très tard, je n'ai pas eu le temps de m'enrichir suffisamment de son exemple... Les autres... ne l'ont compris... C'est comme la poésie : je ne sais pas comment elle est entrée dans ma vie. Mais elle est là, profondément ancrée, je ne peux plus rien sans elle...

Elle a voulu s'effacer, disparaître dans notre monde de descendants... Je me demande ce que ça veut dire... Elle me donnait de courts messages téléphoniques. Comme pour m'annoncer que moi je suis encore en vie... Après sa mort je ne me souviens plus de ça... Que poussera là ?

Je pourrais me lancer sur la glissière des souvenirs. Ou dans la haine de ceux qui l'ont laissée mourir. Je préfère n'en parler plus. C'est mieux de n'en parler plus, en rien... Laisser les mots s'entrechoquer comme des pierres. Sentir ce qui ne se voit pas. L'énergie des blacks holes...

Constantin Pricop

lapageblanche

novembre/décembre(2002)numéro(23)

simple poème 03

Extrait de *Pierres*
de Roger Caillols

éditorial 04

Absence
par Constantin Pricop

poètes de service 06

Catherine Raucy
Présentation par Santiago Molina
Jean-Michel Niger
Présentation par Mireille Disdero-Seassau

ensemble 20

Chroniques de la mer, des champs,
et des villes
par Serge Creppy
Truisme, panneau, rose jaune
par Pierre Lamarque

poètes du monde 30

La nuit d'Ossian
par Pierre Lamarque

notes de lecture 34

Bonté des femmes,
grandeur des hommes ?
par Blandine Longre
Mort, morale
par Valéry Laurand

séquences 39

Tableaux d'une exposition
par Santiago Molina

e-poésies 44

Veronica Corcodel
Hervé Chesnais
Woody Dorsainvil
Stéphane Méliade
Thierry Roquet
Constantin Pricop

S o m m a i r e

p o è t e s d e s e r v i c e

Catherine Raucy

Femme à l'œuvre

Elle écrira tôt le matin, tard le soir : la bobine de la mémoire pleine de fil essentiel. Ni prose ni vers : poésie seulement, fluidité *d'en nous* que Catherine Raucy nous propose comme lecture depuis l'intimité de son labeur, travail des jours et des nuits, pas de l'homme cette fois, mais de la femme. Inutile - tant on écrit - de faire ici l'histoire de cette « querelle moderne » pour définir quel est le royaume de la prose, quel est le royaume du vers. Baudelaire, Rimbaud. Personne ne discute aujourd'hui si la stratégie du rythme en cage dans une métrique est une tactique de la seule poésie ancienne. Aujourd'hui on parle de discours, des discours, des rythmes. Le rythme, c'est l'historicité d'un discours qui définit le sujet, répète dans chacun de ses livres Henri Meschonnic.

Ainsi la poésie de Catherine Raucy, c'est une liberté qui a réussi à concevoir, à créer un lieu, espace ouvert à l'organisation des nombres et des choses. Ses poèmes sont des lignes d'espoir écrites

dans l'obélisque transparente d'une bouteille attendue de l'autre côté de la mer, des messages serrés qu'emporte un pigeon voyageur à travers un pays de ténèbres. Brève et précise Catherine Raucy. Anaphorique, éidétique, son univers. Plénitude et vide. Un monde en état de se montrer constamment, parce que « faire voir » dans un texte c'est énoncer un pacte, tracer un instant une image parmi tant de modifications du dire.

Van Gogh nous revient familier d'être si proche ; le lecteur assiste, en même temps qu'il participe à la mise en scène de l'écriture, à la « mise au tombeau » du sujet, cette descente de croix du peintre sacrifié qui meurt abandonné comme l'Autre, le Même sans rédemption : « Il a agonisé toute la nuit, dans cette petite chambre sombre où il n'y a pas de place pour peindre. La journée se traîne, il fait lourd; personne ne sait pourquoi il s'est tiré dessus » *L'esprit du lieu*. Et pourquoi ne pas citer cet autre texte, *Noir et jaune*, bref et beau aussi, où la couleur guide le sens, et où, à la fin, nous connaissons la vie entière du merle : « Cette boule noire au ras de l'allée...//... que veut-elle ? » - ou *Pierre dans la nuit*, geste maîtrisé par le scribe, geste que le texte amplifie : « Il se souviendra longtemps du feu sombre de ce regard, de la main du maître sur sa cheville, lui défaisant sa sandale ».

Femme à l'œuvre, Catherine Raucy, « Poète de service » de ce dernier numéro, atelier de novembre. Femme multipliée de Vélasquez, tissant les mots et les nouant ligne après ligne.

Santiago Molina

Ailleurs

Il y a quelque temps, tu as voulu partir.
Ailleurs. Rouen t'excède, et les longues
après-midi, et le froissement sans cesse
des arbres sous la pluie.

Mais tu es encore là.

Maintenant il y a du soleil, et les
squares vides poudroient. Les bassins
parfois te reflètent en silence.

Les bibliothèques sont fermées, les
spectacles sont mornes. Sans plaisir et
sans volonté, tu guettes jusqu'au soir de
rars passants, un livre sur les genoux.
Demain viendra sans que tu te sois
vraiment ennuyé. Le ciel se fait plus
changeant, les gens plus nombreux sur
les trottoirs quand tu rentres tard sans
avoir vu personne.

1980

La rue et la maison

La porte ouverte, des gens qui passent,
fragments de dialogues et d'histoires
mêlés aux bruits, aux activités de la
maison; un chantier en face, des enfants
revenant de l'école, la vie des autres
qui se déroule, au bord du cadre. Dans
la maison le travail paisible, les mots
qu'on cherche dans la solitude; les
enfants qui rentrent, déjà grands, vivant
leur vie au-dehors, revenant chaque
jour sous la lumière des lampes.

Protégé, perméable, ouvert aux bruits
du monde: un univers à soi, mais à
l'écoute.

Dans un bocal

L'enfant qui rentre chez lui le soir après
cinq heures, et n'allume pas la lumière.
Nulle part, sauf dans sa chambre, ce
refuge, et dans la cuisine où il mange,
les yeux ailleurs, un goûter de douceurs
et de chocolat, restaurant la vie dans la
vie suspendue.

Puis la télévision, ce vase de fantômes
et de bruits, libérés contre la solitude;
plus tard la musique au-dessus des
cahiers ouverts; remplissant le vide
avant que sa mère ne rentre, ramenant
le réel et la parole, la vérité du monde.

Acteur

Alors il a senti qu'il pouvait le faire.
S'avancer en pleine lumière, sur le
devant de la scène, et crever enfin
cette pellicule de silence qui toujours
épargne au monde la vue de nos
douleurs, de nos questions. Ne plus
avoir cette retenue, cette décence de ne
rien laisser paraître, mais au contraire
donner à voir ce qui est au-dedans,
ces cris, cette hargne, ce déchirement.
La rancœur, l'humiliation, le désir,
le désespoir, l'impuissance. Anéantir
d'un coup l'illusion que tout va bien,
que chacun sait où aller. Leur donner
l'inquiétude, non pour eux, mais pour
les autres, qu'ils regardent autrement
cette surface lisse, ce frôlement des
êtres, où parfois un cri de colère, de
désespoir, de souffrance nous éveille
soudain comme un coup de poing sur
un visage nu; et les yeux dessillés nous
regardons l'intrus, sans plus savoir quel
est le scandale, de notre indifférence

ou de ce fracas qui nous appelle.
Oser ce cri, protégé par les mots
d'un autre. Oser sortir de soi ce que
tous y cachent. Articuler dans le fond
de la scène, presque à mi-voix, ces
mots qu'ils écouterait comme ils
n'avaient jamais écouté aucune parole,
faire parler à travers soi un autre qu'ils
comprendraient comme ils n'avaient
jamais compris personne. C'était bien
cela qu'il voulait.

1990

La connaissance de l'aube

Quand il se réveille, c'est encore la
nuit. Il dégage ses mains, écarte le tissu
de son visage ; il reste allongé, ses
mains se touchent confusément, sentant
du bout des doigts les blessures. Le
sang palpite, la chair est là, mais il n'a
plus mal, comme si toute la mémoire
du corps l'avait quitté. Pourtant il se
souvient, il sait ce qu'il a souffert ; mais
il ne fait plus que le savoir. Ce qu'il a
vécu est derrière lui, à jamais.
Par les interstices de la pierre filtre un
faible jour gris, hésitant. Il bouge, il se
redresse sur la couche, il respire l'odeur
du tissu imprégné d'aromates, à la fois
envoûtante et sèche. Ces sensations
sont les premières ; il les retrouve
et elles sont neuves. Le ressuscité
se dégage doucement de sa mort :
au-delà de sa condition d'homme, et ne
sachant pas encore ce que c'est qu'être
dieu ; au-delà, et connaissant cette grâce
infinie de pouvoir encore être atteint par
le monde.

Un rayon de soleil glisse jusqu'à lui,
mince, impérieux. La lumière l'appelle.
La lumière l'appelle, et il sort.

juin 2000

Liberté dans la chambre

Lentement le vélo roulé dans les
couloirs, pour ne pas abîmer la
peinture ; le vélo posé dans l'entrée,
au milieu des chaussures, dans le
creux des manteaux. L'inconfort des
appartements trop petits compensé par
la liberté de rouler au-dehors, au long
des rues, par l'impression de grand air
et de campagne qu'accroît le vent de
la course dans les pentes, transformant
la ville en un espace ouvert, aéré.
Si bien que rentrer le soir, gêné aux
épaules entre les murs, et même porter
la machine dans les escaliers étroits,
tout cela n'est rien au regard de ce
qu'elle nous découvre.

septembre 2000

Matinales matérielles

Aux Etats-Unis plutôt qu'en France,
pour la consistance du liquide, la
taille de la tasse. Le café versé d'une
main nerveuse, la grosse cafetière vite
reposée sur la plaque chauffante. Et le
parcours périlleux commence, la tasse
bougeant légèrement sur la soucoupe
au rythme de la marche, le café qui
danse - ni l'onctuosité du crème, ni la
densité de l'express dans la petite tasse
elle-même serrée, lourde, compacte -,
le café américain, presque de l'eau,
débordant presque, maintenu pourtant
dans ses bords par l'amorti souple du
poignet. A l'arrivée les sons clairs,
victorieux, du bois, de la faïence et
du métal entrechoqués, pendant que le
café lentement ralentit sa danse, laissant
échapper la fine vapeur d'un liquide de
peu de goût, chaud et léger comme un
souvenir.

octobre 2000

La piscine

La piscine couverte, éclairée dans la nuit tombante, à l'orée de la ville. Comme un immense coquillage, une caverne lumineuse, ouverte entre jour et sommeil.

Sur le trottoir quelques nageurs nocturnes, dans les oreilles encore les bruits et le froissement de l'eau, son odeur sur la peau, sous la manche. Ombres complices un instant arrêtées, la nuit suspendue à leurs lèvres, entre la lumière du dedans et le retour à la sombre paix du dehors.

avril 2001

Avenue Marceau, la nuit

Avenue Marceau, la nuit, une femme s'arrête, silhouette élégante et sombre. Lève une jambe, le genou plié, échassier insolite. Fouille en son sac rouge et repart, nocturne miniature. Derrière nous rayonne la place de l'Etoile, le monument doré de lumière : Paris la nuit dans les coulisses des Champs-Élysées bruissants, aux marges du sommeil.

juin 2001

Le goût du pain

Ce trésor du pain chaud tenu dans les mains, sous un ciel gris d'octobre, contre le vent gardant cette chaleur de la nourriture craquante : une portion du monde que l'on croque, et salive, et avale; goût d'enfant, saveur minérale et tendre accompagnant le rythme de la marche, dans le froid retrouvé de l'automne.

juin 2001

Le vide et le plein

La main déposant les oeufs dans le panier de fil de fer, un par un, le grain doux des coquilles pleines à peine entrechoquées, les masses claires et les ombres doucement réparties dans cette solidité aérienne ; le panier soulevé par l'anse, le poids surprenant précautionneusement porté sur le chemin, près des fossés herbeux, le long des vergers de mars ; le retour jusqu'à la cuisine où on le videra, prenant les oeufs un par un, rendant son vide au panier de fil avant de le suspendre au-dessus de l'évier, comme en attente.

mars 2001

L'hiver de Delft

Le bleu à peine visible de la nappe, d'où monte une lumière froide où brillent les bijoux légers, les clous de cuivre de la chaise. Donnant à la fourrure blanche, au jaune de la robe une vigueur nouvelle, comme un petit vent frais brusquement survenu, par la fenêtre ouverte sur l'hiver de Delft. Dans le visage ovale ces yeux vifs, sur un fond d'ombre grise, austère et attentive. Cherchant en nous le mot qu'il faut écrire, la pointe de la plume prête...

mars 2001

Hana-bi

Avec ton ami taciturne, tu vas le long de la plage ; il parle moins que la mer dont la voix profonde et le mouvement remplacent tes jambes mortes. Mais il est ce corps qui t'accompagne et reste avec toi, et tient au loin la solitude.

Plus tard, à la force des bras, tu descendras jusqu'au bord des flots. La plage est déserte et tu rentres seul, jusqu'à ce qu'une main inconnue te donne les couleurs dont ton âme s'épanouira.

juin 2001

Après le printemps

Oter les feuilles mortes, garder les bulbes remplis, jeter le chignon des racines. Eparpiller la terre comme on sème, le terreau usé se mêlant aux feuilles, aux brindilles. Laver, ranger les pots, la poussière terreuse coulant avec l'eau, empiler les coupes sonores. Penser en juin au cœur de l'hiver, aux bulbes endormis posés comme des oeufs dans le terreau neuf. Réserver la fleur et le parfum, la jacinthe éclore dans le rêve de la terre.

juin 2001

Travaux d'été

Travaux d'été, épiluchage des fruits, des prunes dont les arbres croulent, le jus coulant des mains poisseuses dans le parfum des pêches jaunes. Préparant les douceurs du repas, les confitures de l'automne, l'amour des guêpes dans le mélange de fruits et de sucres, dans la cuisine où la lumière entre les murs fait résonner la chaleur du dehors.

septembre 2001

Noir et jaune

Cette boule noire au ras de l'allée, bec jaune piquant le bitume gris, que veut-elle ? Pas un ver, je pense, ne se cache entre les fissures froides. Puis l'oiseau se tourne, et de profil dessine la silhouette élégante et naïve du merle, costume noir, oeil rond ; et de disparaître dans le fourré d'hiver.

janvier 2002

L'esprit du lieu

Il a agonisé toute la nuit, dans cette petite chambre sombre où il n'y a pas de place pour peindre. La journée se traîne, il fait lourd; personne ne sait pourquoi il s'est tiré dessus, mais de temps à autre quelqu'un vient voir et reste un peu, puis redescend, parce qu'il y a du monde à l'auberge. L'odeur des plats monte et le bruit des clients, chaque fois que la porte de l'escalier s'entrebâille.

Théo arrive par le train du soir, le long des jardins parfumés de la rue: il aura son frère pour le veiller jusqu'à ce qu'il s'éteigne. Parfois il bouge, son pied bute contre les toiles entassées sous le lit, le long du mur. Alors il se lève, en retourne une, le plus doucement qu'il peut, soulevant la lampe pour mieux la voir. Nous ne pouvons faire parler que nos tableaux *.

Maintenant il est étendu sous cette petite dalle dans le cimetière d'Auvers, sous ce manteau de lierre sombre comme les tableaux du Borinage. Mais au-dessus le ciel d'hiver est lumineux,

et dans les champs qui l'entourent la terre lourde attend le mouvement jaune des blés.

février 2002

* Phrase extraite de la dernière lettre de Vincent à Théo, retrouvée le 29 juillet 1890.

Pierre dans la nuit

Il se souviendra longtemps du feu sombre de ce regard, de la main du maître sur sa cheville, lui défilant sa sandale, de son sourire amusé et un peu triste; et lui, la caboche de matelot rugueux, qui s'emporte et ne comprend rien.

Maintenant il s'en souvient. La nuit se clôt autour des feux, et devant lui passe celui qu'il vient de renier trois fois. Mais la honte qui le courbe accompagne obscurément la solitude de l'abandonné, pendant que le chant du coq déchire la pâleur de l'aube.

Grises

Cet enchevêtrement de lianes grises, qui se doute qu'il deviendra, dans quelques semaines, une lumineuse chevelure de feuilles, et ces grappes odorantes et pâles dont l'efflorescence seulement se devine? De même le jardin d'hiver se vêt lentement de verdure neuve; mais il y faut encore un émail vif, tulipes et jonquilles, quand au mois de mai suffiront les traînes mauves de la glycine.

avril 2002

A little wild west

Sur le Grand Canyon, la nuit tombe vite. A peine avions-nous vu les falaises sombrer dans le rose, sous le ciel pâle du couchant, qu'il fallait se hâter de gagner en voiture une table sous les arbres, où manger avant que la lumière ne baisse. Les odeurs tombaient avec la chaleur du jour. Quelques voitures passaient encore, et plus souvent un écureuil à longue queue, familier et furtif. Un soir, un coyote nous rendit visite, à quelques mètres; nous attendîmes sans bouger qu'il disparaisse. Mais déjà la nuit était là et il fallait se retirer, rassembler presque à tâtons les restes d'un repas hâtif, dans l'impalpable dépaysement de l'heure.

juin 2002

Herbes

Au creux des vallées de montagne, l'odeur des foin ramassés en trois jours: l'herbe coupée dans la chaleur, tournée le lendemain en vagues régulières; et le pré nu dans le vert tendre de ses tiges, sous le soir envoûté de sèves disparues...

septembre 2002

Catherine Raucy

Jean-Michel Niger

« *Ce souvenir que l'on cache
dans ses bras* »

Je pense aux mots de Jules Supervielle. Chaque fois que nous tentons d'analyser ou de lire vraiment un auteur, un poète, nous sentons à quel point nous ne faisons que repousser le mystère « *caché dans ses bras* » puis dans ses mots, à quel point nous ne parvenons qu'à l'écarter sans pouvoir le déchiffrer réellement.

Je ressens cette impression en lisant Jean-Michel Niger. Certains mots « *faire mentir le Nord* », « *La seule vie* »... nous guident un peu, mais si peu... Nous trouvons du bonheur à le découvrir car l'écriture est belle. Une écriture à hauteur d'émotion - et, si Jean-Michel Niger fait également dans l'aphorisme, l'humour, le pamphlet ou le texte engagé visant l'être social dans ses plus infimes travers, c'est de ses écrits plus franchement lyriques où il « parle » de son vivant dans chaque interstice du poème intérieur que je désire vous entretenir.

Écriture contrastée où le temps, ses méfaits, ses bonheurs et ses nostalgies s'avancent et se glissent dans les mots. Écriture fluide mais en clair-obscur où nous basculons souvent d'un hémisphère à l'autre - les contraires ne sont jamais très éloignés. Tantôt, la délicatesse tendre et l'affection, l'écriture dentelée :

« *traverser un feu de prunelles absentes
avec au cœur fichées
des échardes rouges baisers* »
(*Miroitent encore*)

Tantôt la maîtrise et l'analyse. La souffrance, le ressenti sont ; mais ce qui est : « *ne se prononce pas* »
(*Le mot tu*)

Le temps intérieur, le temps du poème, celui qui se conjugue et apporte son atmosphère particulière au texte joue au cache-lumière et tient une place impériale chez l'auteur (les poèmes sont datés, premier indice...) ; puis nous remarquons l'utilisation récurrente du passé, d'un temps du récit peu utilisé en poésie : le passé simple ainsi que le futur antérieur dont le sens représenté dans la vie des hommes n'est pas un « futur » (...*un seul nuage aura suffi*..) mais un étrange fait oublié dans l'avant.

Ces emplois offrent aux textes une atmosphère légèrement surannée, belle, nostalgique, un peu à la façon de l'imparfait récurrent dans l'écriture de Patrick Modiano.

Dans une fiction, nous traverserions *Villa Triste* ou *Rue des boutiques obscures*.

Jean-Michel Niger nous propose l'ambiance nostalgique au cœur du poème :
« *les mains ne le sauvèrent pourtant pas de la chute* » (*La seule vie*)
« *L'Edelweiss descendit fleurir son corsage* » (*Edelweiss*)

Le temps, le ressenti « tu », non dit, la nostalgie voyagent de concert dans ses écrits... Quelque chose de l'enfance perdure, ne lâche jamais prise.

« *crachin d'inconsistance
flux de nostalgie lente* » (*Retour*)

« *le passé, le passé*

la peur
fins mots de l'histoire fin »
(*Eucharistie Supermarket*)

« révolue
l'époque
ou le plomb demeurait
piégé
en molécules sourdes »
(*Alchimie*)

« dans le ciel
presque apuré
un seul nuage
aura suffi
au crépuscule. »
(*Le mot tu*)

Pourtant si l'énergie prend racine et réflexion dans un passé qui ne résout rien vraiment, celui-ci le plus souvent se conjugue au présent, un peu comme un sablier renversé. Au plus l'auteur marche dans le passé, au plus nous sommes confrontés en le lisant à ce présent fort. Il déleste les textes de ce trop de temps, du « *trop plein de nos sens embusqués* » (*Chemin d'herbes*) pendant l'enfance : « *sauve qui peut de l'enfance où nous retournons bredouilles et sépia* » (*Bredouilles et sépia*).

Alors l'auteur enfle son costume badin, l'humour sacré et tendre gagne sur la tristesse (*Cinéma*).

Jean-Michel Niger se met en écriture comme en chemin sur le dos du temps. Ses mots se concentrent au cœur des poèmes, comme pour inventer des couleurs qui sauraient noyer enfin le sépia qui seul persiste, de l'enfance.

Je vous invite donc au voyage pour lequel il n'est pas besoin de «machine» à remonter le temps mais simplement de douceur, de baume pour le cœur des « frères humains ». Et si vous êtes sen-

sibles à la beauté d'une écriture, vous trouverez chez Jean-Michel Niger de quoi rassasier votre attente.

Mireille Disdero-Seassau

La seule vie

nées oiseaux

les mains ne le sauvèrent pourtant
pas de la chute
le sentiment qui n'admit jamais
qu'un nom d'emprunt
ce sera déjà beau
si, quêtant le bonheur en baldaquin
nous trouvons une paillasse
où poser nos caresses
avant que la nuit des sens
occulte jusqu'au souvenir
de la seule vie enviable :
celle ou le désir ne savait comment finir

19 juillet 2002

Sur le chemin de halage

une heure et demie

la nuit, l'onde semble plus profonde
les sirènes d'eau douce nagent
dans l'opulence
des reflets rubis, émeraude et or
qui s'ébattent
dans l'écrin liquide bercé de lents clapotis

mais quelles sont donc ces puissances
qui contrecarrent les charmes
du fleuve
et nous rejettent sur la rive ?

d'où viennent ces motifs obscurs que
nous affublons de rêveries généreuses

avant que les questions ne ravagent
l'humeur ?

dans une péniche ancrée
sur la berge opposée
des ombres s'agitent aux rythmes
d'une samba
la musique faiblit un instant
une voix tonitruante s'élève
alors, on continue ?!
les oui fusent aussitôt, comme
des feux de Bengale

sur le chemin de halage
nous allons

14 juillet 2002

miroitent encore

je ne dois plus regarder
le ballet de paillettes qui dans les larmes
réinvente la lumière

l'orage coruscant déclenche des vertiges
que je croyais connaître
joies étranges, fulgurances de membres
sans maîtrise

il faut, selon le sort, quitter la phanie
où s'abreuverent toutes
les fibres origine

traverser un feu de prunelles absentes
avec au cœur fichées
des écharde rouge baisers

les reflets poursuivent une ombre
béante en miaulant mon nom

la poussière craint les mots où
miroite encore
l'ineffable éclat de ce qui fut

7 juillet 2002

Chemin d'herbes

C'est l'été touffu dans le chemin d'herbes

En panne de coquelicots, en panne
de vaches

En panne

La taupe émotionnelle creuse un réseau
de galeries vaines

Le jour demeure imaginé

Vers le trop plein de nos sens embusqués

Fermes les yeux, petite sœur
en blanc nostalgique

Les rides du lac malin empochent leurs
dividendes, dévastent
l'eau pure de blondeur

La paix tapageuse des bosquets surgit
des nuages combustibles

Trop, la lumière, qui plastronne et
noircit les piquets de guingois

Hors la clôture du champ visuel,
que se dit-il du paysage ?

Ici, une poussette de la mode dernière,
garée à l'orée des grossesses. Achetée
par le cheminot en attente, lui aussi,
d'un brin de douceur pour atténuer
l'alcool. Sauver la locomotive défonce
par un rien de panache.

Aiguiller le cœur, dérailler le destin.
Faire mentir le nord.

Depuis que les loups ont disparu,
ils sont partout à nous épier vous
savez. A rôder leurs ventres autour de
nos plaies diffuses

C'est pour demain

(pour observer au plus près le déroulement du film ?)

C'est pour de suite, là

Le combat

Dans le regard agenouillé, sans mystère, de l'origine

14 juin 2002

bredouilles et sépia

quelque chose surprend encore dans
les photons surnageant
rafiots d'écailles à nageoires carnassières
yeux tubéreux des vigies démantées
détresse des traces brandies par le fleuve
livrées aux caïmans d'écume
maraudeurs acier des tourbillons
présumés voraces
sang et lumières

l'oubli est un pan de mémoire planant
au-dessus des torpeurs glorieuses

l'entendement disloqué résume la nuit

sauve qui peut de l'enfance où nous
retournons
bredouilles et sépia

15 juin 2002

cinéma

d'ordinaire tu t'installes
le nez dans la toile

(pour mieux entrer dans l'histoire ?)

tandis que j'élirais volontiers
la cabine du projectionniste

sinon
nous avons de nombreuses proximités
complémentaires
quelques exotismes
qui nous conjuguent
à ravir
des oppositions dynamiques
et
une poignée de différents en voie de
transcendance paisible
la preuve, nous sommes maintenant
assis côte à côte

et
ta main sur mon bras
légère
ondulante caresse
engendre
24 frissons technicolor par seconde
sur ma pellicule charnelle

ce soir décidément
j'ai l'épiderme cinéophile !

*il faut que je me souvienn
de quelque chose*

mon visage
bivouaque
dans ton cou

la fragrance
de peau tiède
narre une histoire
autrement captivante
que celles des photons
à l'impalpable
magie

mais par quelle diablerie
la physique des particules
pourrait-elle rivaliser avec ta plastique ?

à neuf heures (comme disent les
pilotes de chasse)
des jeunes gens barattent la pénombre

de leur ennui

*il faut que je me souviene
de quelque chose*

ta respiration oppressée
commente les péripéties
de l'angoisse

je lève à regret
le camp de ta nuque
pour renouer un instant avec l'intrigue

le héros reçoit de plus belle
les avertissements calamiteux
de papillons prémonitoires
mais les catastrophes ne sont pas fiables
à sang pour sang
la menace se précise dans le flou
et l'interprétation à sens giratoire
file le tournis
au protagoniste déboussolé
comme au spectateur Derviche
malgré lui

voilà, ça me revient :
il faut que je me souviene
que je n'ai plus le droit
de t'appeler
« mon cœur »

soudain
mon chewing-gum
n'a plus aucune saveur

sur l'écran
là bas
un pont s'écroule

happy end quand même...

11 mai 2002

Cascade

poussées lentes et profondes
des peaux
qui chaloupent
sur les songes impérieux

puisées loin en nous
les étreintes abolissent
le soupçon
d'absence qui rôde
toujours
autour des souffles mêlés
et
franchissent
le vertige
stupéfait
des je
tu
rébus de corps abîmés résolus
par beauté et doux tourments
dans le périmètre anodin
d'une chambre dérobée
aux nuits boitillantes
et
partout les frontières
vacillent

alors oui
la chaleur bientôt
délicieuse en saccade
vague et cascade
accable les membres d'une joie profuse

l'amour de fureur exquise
se réfugie au ciel des paupières
révulsées

O ma douce
tes baisers balbutiés sont des oiseaux
de feu
qui migrent dans les veines
à la vitesse du cri

15 avril 2002

(sans titre)

sous le tissu fuchsia
 pulsent d'implacables douceurs
 émotions cristallines
 telles qu'aux premiers jours
 en susciterent
 les rondeurs timides, bouleversantes
 le satin de peau blonde
 jamais même effleuré
 seulement dérobé
 dans l'échancrure de l'instant
 à la grâce suspendue
 d'un mouvement de jeune fille
 si jolie dans l'écrin vert
 de l'été adolescent
 chaloupé sur un air lent
 d'alors
 soudain, à nouveau
 présent

ainsi, dans la fulgurance
 d'une volupté renouvelée
 succombe l'ordre du temps

14 avril 2002

Alchimie

révélue
 l'époque
 ou le plomb demeurerait
 piégé
 en molécules sourdes

dans ta chaleur
 embrassant les larmes honnies
 l'or
 recréé
 de l'harmonie

belle
 si belle
 comme un cri des entrailles
 qui étire les espaces

du dedans
 jusqu'aux confins
 de lumière

aimer, oui
 dans l'ammistie des limites
 à proportion
 de l'outrance
 nécessaire

7 mai 2002

Le mot tu

il ne se prononcera pas
 ni même
 ne se laissera en
 tendre
 égaré dans les méandres circonstanciels
 aboli sous des lèvres plombées

il ne se prononcera pas
 malgré
 l'émoi tissé sous le parasol
 les rires semés dans les ocres
 et les baisers badauds
 d'étreintes funambules

il ne se prononcera pas

dans le ciel
 presque apuré
 un seul nuage
 aura suffit
 au crépuscule

4 mai 2002

Retour

d'abord cendre lasse
 crachin d'inconsistance
 flux de nostalgie lente
 puis
 écho vif
 et
 mémoire source
 morsure de fraîcheur
 enfin

elle revient
 délivrer l'atterré
 du fardeau de sécheresse

elle revient
 l'embarquée belle
 comme jamais
 et aussitôt
 chavire
 la rivière
 entre les berges du ciel
 renfloue le paysage
 empoigne au cœur
 les fibres
 de l'altitude

et voilà qu'à nouveau
 les heures suspendues
 traversent à guet

8 mai 2002

Partir

vous vous demandez qui est cet être qui
 remue deux minces chenilles
 bleuâtres dans votre direction
 vous ne comprenez pas la langue
 de cette personne
 le but qui la hante

ses mots « quant-à-soi » suscitent
 en vous de lourds frissons

des spéculations molles
 un grouillement contrasté
 qui corrode votre entendement
 et laisse le regard en dehors
 du possible

vous ne savez pas qui est cet homme
 qui vous caresse
 de ses cauchemars vaudou

vous ignorez
 s'il vous épousa pour ne pas rentrer
 un soir
 dans une maison dépourvue de rideaux
 ou parce que l'embarcadère
 épidermique
 acceptait encore quelques passagers
 alors que la pluie tambourinait sur les
 verrières du ciel

le verbe Bombyx allaite l'énigme
 depuis que
 vous voudriez partir

baisser les faux rideaux
 sur le théâtre vide

cent mille raisons vous in-suffisent

car
 vous ne savez pas qui est cet homme
 que vous aimez
 sans doute
 et
 vous ne pouvez pas quitter
 l'incompréhension

7 avril 2002

aller fantôme

un crachin de lumière rudoie les
 cristallins

percuta la route qui gravillonne gémit
 tel animal crissant

l'air vibre d'imperceptibles drames
au brûlant voisinage

sous le bitume s'ébauche un royaume
de départ
où ruisselle bientôt l'œuvre ondulatoire

de son séjour-livre le philosophe
réaffirme que le ciel est plus
dans le lieu car toujours
en mouvement
de même écrire déploie l'horizon
où siège le constamment mobile qui
veut émouvoir et mouvoir

ici là parachutés d'indifférence
peuple désinvolte que nos gestes
où le repos anticipe l'issue fantôme

tant qu'à ne plus être ce qu'il fut
s'emploie le corps

4 août 2002

(sans titre)

Nuit saisissante entre ciel et peau

En moi ton être creuse
Un sillon de chaleur pleine

Nous sommes libres dans les entraves
Aigus de tous nos sens

La terre charrie l'horizon à nos pieds

Quai des ivresses
Les voyageurs palpitent de mots
infranchissables

Les mains, les lèvres, n'ont plus qu'elles

La lumière revient au départ

Il faut tendrement renoncer à ce qui sépare

Edelweiss

L'occasion seule différa
La conjonction des êtres

On ne sait jamais pourquoi

Cependant, la bonne heure caracolait
sur les cadrans
Les gestes mûrs sommeillaient dans
des tiroirs patients

Ils se trouvèrent un jour en la libre aire
Des mots et merveilles simplement offerts
Et tandis que les rires chahutaient la
saison du midi
L'Edelweiss descendit fleurir son corsage

12 avril 2002

Jean-Michel Niger

p o è t e s
d e s e r v i c e

Chroniques de la mer, des champs, et des villes

I - *La mer : le naufrage*

II - *Les champs : la poudre d'escampette*

III - *Les villes : la cour d'école*

I - La mer : le naufrage

Elle, naufrage, yeux, pluie ; qu'ils regardent l'eau,
les trembles, la démarcation sombre derrière, et moi, soir et matin,
l'œil rouge aux bourgeons.

Elle naufragée, pluvieuse, s'évapore sur la natte, s'estompe sous les persiennes, fait
rincer son corps par le fleuve, balloter par les vagues, puis...
retour à l'eau du ciel.

Elle, naufrage,
puis maîtrise mes yeux – salés
sans eau... pour tremper mes mains dans la rivière sans
partout sa voix, son reflet
ses lèvres fines, son goût de poire, de citron...

Elle, naufragée, pleure plume, mieux vaut que la pendule s'arrête
plutôt qu'emménager avec la mort, la noyade brusque, le chavirement inévitable
de l'autre côté, la tasse bue à fond de cale, lentement, durement
déglutit à cause du sel ; la grimace. – Préférence pour le thé !

Elle naufragée – vert – inoubliable,
la bouche ouverte au ruisseau, les joues brûlantes, les cheveux sombres ;
quelques cerises au fond de l'eau, noires, comme des ongles de pied.

Elle, naufrage, quelques couronnes, le bois craqué,
aux Indes ; les malles s'ouvrent : robes, chaussures, ombrelles, gants
tout éparpillé, flottant en collerettes... mousseline, taffetas, lin
étoffes en tout genre.

Elle naufragée, échouée sur le sable, yeux plue,
offre la scandaleuse douceur, la peau fine, les traits calmes
la robe diaphane, toute sa vie, sa pudeur...
“ Grâce ! Grâce ! ”

J'ai changé de gare pour partir, et de train pour avoir la paix, pour m'asseoir, pour
me laisser bercer et oublier son bateau, son naufrage, ses chaussures parties, ses
jupes à la dérive, et puis ses petites mains... molles, et bleues
dans l'eau froide.

Au sirop de griottes mes jambes flottent ; je suis le lit du fleuve, le courant.

Ta marche est agile comme l'Elan ;
au bord de l'eau tu trouves d'improbables sépultures de mon corps :
mes broches, mes perles, mes bijoux ; plus loin... mes bagages,
mon ventre à l'air, mes poches pleines d'eau...

Puis, comme au cours du voyage j'avais crié, tu eus souvenir de ma voix de mon
cou, de ma poudre pour le visage, de mon rouge pour les lèvres, de mes doigts ; tu
t'es revu jouer avec mes peignes, mes bracelets... tu songes que tu ne le feras plus,
que je suis partie de toute façon, que tu es seul, en vie.

N'écris pas ces mots qui sont pour moi, et si je ne reviens pas...
retiens les.

Moi la mort je la connais, ce n'est pas une vraie personne, ce n'est même pas
une vraie chose.

II - Les champs : la poudre d'escampette

Parle-moi des routes que tu as prises avec mon sucre, ma farine
mon bol, fourchettes et dents comprises, au four salé, et à la viande, seul,
sur les sentiers – derrière, et aux talons, l'or tandem des jours...

l'à-petit pas de ta marche, rongé par la neige, écrit
dissimulé, court, rentré, formant une ossature, un mal nécessaire
au maintien de la glaise

Tes pas résonnent dans la montagne sans que tes bras ne sentent le froid.
Un jour tu seras comme moi. Tu préféreras le confort simple d'une couche
aux nuits étoilées, et la chaleur de l'âtre au vent glacial du soir.
Tu ne courras pas les routes toute ta vie... c'est impossible !

en permanence sous la pluie, le dos voûté, dans la boue, combien de fois n'as tu
porté ta main à ta poche pour une halte dans une auberge, pour une douceur...
quelque gâteau encore fumant, aux bords cannelé, fourré d'amandes
de noix ?

parle-moi des toits, des fumées, des feux lointains, des cheminées sur les maisons,
des jets de pierres des enfants, du regard sombre des villageois, des portes
claquées, des nuits passées dans les étables, entre les vaches et les agneaux

était-ce dur, courir après les carrioles, dans le froid, la faim, la saleté ;
sans doute aurais-tu préféré une bonne table, ton ragoût et ton pain ?

Parle-moi des routes que tu as prises avec toi, l'âme au sol, au sans pareil,
doucement dans les descentes, pas trop vite dans les montées, à droite clôtures,
à gauche clôtures et chiens... garde-fous somme toute utiles.

parle-moi des routes que tu as prises sans moi, au souvenir léger
au sourire franc, ce jour de septembre, au soleil ; s'il m'avait été
possible de te suivre je l'aurais fait

III - Les villes : la cour d'école

Quelques traits de craie anxieux et le juste retour des choses
aux mamelles laiteuses des jours

mes danses, mes pluriels, mes routes inachevées,
mon offre : anagramme de " petit bonheur " ...

le poêle chaud, derrière, au bourdonnement duquel je m'abandonne,
sort de ma tête aussi vite que j'entends mon nom : " Monsieur C.
veuillez nous dire...d'ailleurs, voici la craie. Au tableau !"

Quand même, je vénérâis son à-plat, son lourd tribut
et sa nuque haute ; blanches comme toi les feuilles s'envolent,
les peupliers s'avancent drus, et déjà j'oublie qui sont M. Bled et M. Pasteur.

Je suis en retard, j'arrive en courant vers la classe.
Par la fenêtre le maître me voit et me fait signe que non, de ne pas entrer,
d'attendre. Je n'insiste pas, je reste dehors à courir après les feuilles
et les oiseaux crient.

Epilogue :

*"Alors il dit que son sourire bordait les pans de sa vie qu'il ne s'avouait pas,
ou pire, qu'il redoutait ; qu'il faisait en outre un gros effort sur lui même pour
se comprendre et vaincre ses réticences, sans quoi bien sûr il serait mort depuis
longtemps. Sa voix étrange était douce et sereine, comme s'il y était arrivé...
Il dit que non. "*

Serge Creppy

Truisme, panneau, rose jaune

Trui

conscience

j'entends les pas des ombres qui avancent

des coupoles s'effondrent
et le pic plonge
dans les vagues de la terre
jusqu'au silex

et
l'amour s'est démasqué, a changé son
visage
a baisé ton cou

un savetier plantait son clou en chantant
la lumière dans l'eau du soulier, etc
mais personne n'empêche nos mains
de jaillir des planches du wagon
(une blatte sait quand éclate un mur)

la passion me soulève et m'enfoncé
et
j'avance à cloche-pied
depuis l'invention du nœud

il dort et il rêve

et
dans l'ornière, un gravillon
aussi

rêve

à vendre

mais
quelle heure la gare, mon amour
mais quelle heure est-il
mais

à quoi bon faire tourner mon chapeau
de sable
avec un élastique
mais

étoiles lune soleils
boule de neige
rires
et le monde a encore faim
maintenant, mon ami
motte de terre bleue secousse

craies
terribles monstrueusement
étouffant le crâne
de

l'homme qui descend de la femme
petit à petit

fin d'une aubade
fin flacon serti de danses précieuses
fermeture du plumier

et

et

un doigt humide, paisible, tourne la page

Sme

et

aussi - car il faudrait démonter les
flèches de l'horloge -
des flammes noires lèchent la forêt
les piliers du temple sacré s'écroulent
des océans roulent dans les égouts
la nature a horreur du vide

crépi, briques
barreaux, vitre

au fond à gauche, attention à la petite
marche

et

et

les mots se tournent se
retournent, j'aime les caresser dans la
paume

jeune femme au gilet orangé
accoudée
pensive
puis
un son
dans le silence
hésitation, doute
et

avant de jeter

la mariée vanille et rose

Bom Bom Bom Bom
Clic Clic Clic
Dow Dododow Tiuoiuot

je me souviens du chemin de l'école
au bout, il y avait un grand tableau
noir, et mon sac était hard
et puis zut

et

Caroline se dessine, Albert colorie

Stéphanie lit

et

tutti quanti le corps

et

Panneau

et

ta poésie

et

ma poésie

Panneau bis

et

ensuite, je me souviens de l'air, de l'air

l'eau limpide d'un bassin
la chanson des lavandières
d'un fracas

terrain vague
barrière
on passe

je parle aussi par expérience des chats
étranges

ongle cassé, doigts piano
main de marbre

P.O.E.S.I.E.F.O.S.S.I.L.E.
C.E.D.I.P.E.A.V.E.U.G.L.E.E.R.R.E.

prends ce chemin et suis-moi
après tout, c'est peut-être un bon

il était une
fois une fille
à cheval sur une épine
mais à quoi bon
personne n'écoute
personne
et
rose
rouge

d'abord vous offrir un pétale
de cerise

naître
sur le ventre
et mourir de dos

sa voisine noire

et
de ch
de z
de ch
de z
z

noire et blanche

balle, mur
balle, mur
balle, mur
balle, mur
balle, mur
balle

spirale en soixante boucles
de soixante bulles

da ré mi fa sol la si

et
mains tendues dans la lumière, en haut du
ciel, à gauche

du bout des doigts
l'éveillé caresse la lune le caresse
et son ami

attention, une goutte

acoutez
regardez
calpez
sentez

maître Tchen se demande si
de la fumée si de la fumée

somms civilisaçion e stars e pantinos
e strapontins illumins
néones

en ce moment
je repasse en regardant un film

37° Celsius à l'ombre
quant au saule, une attention
pour l'éclatement de l'écorce

et
pigeon vole
caillou flotte
holocauste rampe
à Calcutta
les riches sont gras
les vaches encombrant les rues
le mercure grimpe à 45°C
demain Madras
bises

Rose

qui est le corps défiguré

à qui est l'arme

quelqu'un, encore

faudrait
toute la caillasse du monde philosophal
pour changer la peur en rire
où
je, femme
en larmes
larmes
qui parle, parle
il pleut

blanche et noire la vie, Rose

la nuit n'empêche pas les oiseaux

mitrillage, plomb
bombes, chatouilles
reins et charrue

un archæoptéryx
des vapeurs, des odeurs
un tas de feuilles
virgule

et
il jette loin son dé, soupir, une secousse
titanesque, dantesque

le jour se lève sur une grande pièce vide
sur les marches près du grand bassin
à l'endroit même où nous étions assis
sur notre grande langue aux doux et
durs accents

c'était du sang

à louer grand hangar voûté et toilé

c'était fade
et
éloigne-toi

du clou du mur du miroir
là

entre paume et caresse
main dans une infinie

de chaleur
l'univers se corne

je trotte moi

et

se déroule
ondule, glisse
et bave, baveuse
de la bave

plouf
ita pura, ut nihil liquidius

il faut d'abord virer l'eau de la conque

au chanteur
au grand cœur
à la chanteuse
MÉLANCOLIE

jeune homme asphyxié au foulard

et
tamisée

brève pause en haut du doute

et
voilée

à chacun son résidu
travaille encore l'os autour
chante et siffle
pain,irgule
malheur à l'os
et ceci n'est ni un os

Jaune

quand je vis qu'aucune des choses qui
me rendaient craintif et que je craignais
ne contenait en soi rien de bon ni
de mauvais sinon dans la mesure où
l'âme en était mue, je décidai enfin
de chercher s'il n'y avait pas quelque
chose qui fut un vrai bien, quelque
chose qui fut un vrai bien s'il n'y
avait pas de chercher enfin je décidai,
mue en était l'âme mesure où ni de
mauvais dans la ni de bon rien en soi ne
contenait je craignais craintif et que je
quand aucune des choses qui je me vis

je me souviens aussi des bleus
je ne pas émotions contrôle
autre tableau : touffe de neige
ô ira, ça ira, ah ira
excuse-moi, l'acné, toujours
j'aime l'heure du mascaret en été
la vigne en automne
at, atch, atchoum

ô dénouement

achetez un gyroscope

banc, blanc, un banc blanc, blanc banc	... sept cubes pour empiler le monde et un mauvais geste
visage allongé et rayé	trou blanc léger trait, un point
simple vibration	
silence, écoute	soupe d'hiver cuisse, cervelle, queues, chapeaux, châteaux, fromage, une larme
alors	bois mon petit poisson
mur, trace	puis des atomes jaillirent des flots
cible et décor entre cible et décor	la chambre du jardin à Laura
le soleil est défoncé, grise la terre, et les cailloux, bla bla bla	de la dentelle rose
on sonne	une hampe blanche, un tamaris, des algues une compagnie de coquelicots en fuite
quelque chose comme un baiser humide	la haie avec des cicatrices
sous le lampadaire dans la lumière des moustiques zy seinen wahlaffinitäten	des fourmis volantes
et si tous les garçons, toutes les filles mais bon	des pas sur le gravier une touffe mauve de sauge.
trou blanc	<i>Pierre Lamarque</i>
clone de Boudha destiné dans une éprouvette à tordre le cou aux alouettes	

poètes du monde

La nuit d'Ossian

Une voix, du passé longue évocation
Est-ce la mienne prête à l'incantation
Encore dans les plis jaunes
de la pensée ?

*Ouverture ancienne d'Hérodiade, N.R.F.
1^{er} novembre 1926
Mallarmé*

Les bruyères d'une falaise d'Albion...
dix-huit siècles ont eu raison de sa
tombe...
son histoire et celle de son lointain
peuple nous sont parvenues par le bouche
à oreille...

Puis par des livres comme Fragments de Poésie Ancienne (Ossian/MacPherson - édition préparée par François Heurtematte/José Corti 1990), comme Ossian, barde du III^e siècle. Poèmes Gaéliques recueillis par Mac-Pherson, traduction revue sur la dernière édition anglaise, et précédée de Recherches critiques sur Ossian et les Calédoniens (par P. Christian, Victor Lecou éditeur, Paris 1846), comme les articles Langue Gaélique - Macpherson - Ossian, du Dictionnaire des Littératures (G. Vapereau/Hachette, Paris 1876), comme Les langages de l'humanité de Michel Malherbe/

Bouquins, Laffont, 1995).

La langue celte - encore vivante pour une frange de britanniques et de bretons - occupait encore il y a dix siècles une large bande sur la carte d'Europe depuis l'Atlantique jusqu'à la mer noire. Le Celte est la langue maternelle de nos ancêtres européens, Gaulois par excellence...

Les Poèmes d'Ossian nous rappellent la vie sur terre et en mer, la vie en société et artistique, la vie amoureuse des anciens irlandais, gallois, écossais, alors qu'ils sont perpétuellement cernés par les romains et les scandinaves.

Il y aura bientôt trois siècles, cette poésie fut mise à la mode d'abord en Angleterre puis dans l'Europe entière par un jeune écrivain écossais, James Macpherson, qui se rendit fameux par sa « traduction » en anglais d'anciens chants gaéliques de son pays, dans un ouvrage qu'il intitula finalement « Les poèmes d'Ossian », du nom d'un de ces anciens bardes.

C'est une poésie harmonieuse, vous en jugerez, belle poésie que ces narrations épiques, ces chants d'amour, ces hymnes à la nature, mêlés aux méditations mélancoliques du vieux barde devenu aveugle.

Une telle « littérature » a traversé le temps grâce aux générations qui nous l'ont transmise, et qu'importe, comme le rappelle Borges dans une conférence, « qu'importe lequel de ces fantômes écrivit ou pensa ces vers ». C'est l'expression au goût du XIX^e d'une langue ancienne sauvée, malgré tout, par la transcription de Macpherson. Voilà un nouvel élément de la mémoire du monde, voilà un nouvel exemple de Belles Lettres Collectives.

On comprend aisément que, grâce à la découverte de Macpherson en 1750, bientôt tout un siècle et tout un continent, s'enthousiasment en découvrant de nouvelles origines. Diderot traduit quelques chants, tout le monde est conquis par le barde mythique et son nom sera célébré par Hugo, Blake, Goethe, Eminescu, pour ne citer que quelques uns dans la foule des romantiques, poètes, musiciens, peintres...

Les bardes étaient des guerriers lettrés. Ils gravaient leurs signes sur des tuyaux de bois pendus à la ceinture et savaient par cœur jusqu'à trois cents cinquante longues compositions en vers irréguliers et brefs, souvent de sept pieds, rimant aux deux bouts, afin de charmer leurs contemporains et sauver le meilleur de l'oubli. Consolateurs, témoins, passeurs...

Voilà l'importante découverte de Macpherson et de ses collaborateurs : exploits encore et toujours chantés, en gaélique, par des bergers, amours lues dans l'erse des grimoires (quelques manuscrits laissés pas les moines britanniques du 8-ème au 16-ème siècle).

Voici quelques extraits traduits de l'anglais par Christian (1846). Comme celle de Letourneur à la même époque, cette version donnait l'intégralité des textes de Macpherson mais hélas aucune des deux ne fut rééditée. Aujourd'hui on ne peut lire en français les Poèmes d'Ossian que dans un recoin de bibliothèque, grâce aux bouquinistes, quelques rares études, un peu ici, dans notre revue de poésie.

Pierre Lamarque

Les dernières paroles d'Ossian (Le dernier chant d'Ossian)

« Pourquoi mourir, fils de Fingal ? pourquoi déjà cette tristesse, pourquoi ce nuage sur ton front ? Les héros des temps anciens ne sont plus et leur renommée a péri avec eux. Les enfants des siècles à venir passeront, une race nouvelle les remplacera. Les hommes se succèdent comme les flots de l'Océan, ou comme les feuilles du bois de Morven. Desséchées, elles volent aux vents ; mais bientôt on voit verdier un feuillage nouveau. Ta beauté, ô Ryno, a-t-elle été durable ? Ta force, mon cher Oscar, a-t-elle résisté au temps ? Fingal lui-même n'a-t-il pas succombé, et les salles de ses aïeux n'ont-elles pas oublié l'empreinte de ses pas ? Et toi, barde décrépît, tu resterais sur cette terre d'où les héros ont disparu ! Non, mais ta gloire y restera ; elle y croîtra comme le chêne de Morven, qui oppose sa large tête aux vains assauts de l'ouragan. »

Sur la mort de son amant (La complainte de Minvane)

La complainte de Minvane sur la mort de son amant formait un épisode d'un long poème, Voici le seul fragment qui nous soit parvenu. Le barde représente Minvane sur un rocher ; Minvane voit arriver d'Irlande la flotte de Fingal qui ramène au port le cadavre de son amant.

Minvane, éplorée, les cheveux défaits, se penchait du haut du rocher de Morven sur la vaste étendue.
Elle vit revenir les jeunes guerriers

couverts de leurs armes rutilantes : - Où es-tu, Ryno ? s'écria-t-elle d'une voix plaintive ; - Où es-tu bien aimé ? Nos regards, tristes et baissés, lui disaient que Ryno n'était plus, que l'ombre de son héros s'était envolée dans les nuages, que l'on entendait sa faible voix murmurer avec le zéphyr dans les hautes herbes des collines.

- Quoi ! le fils de Fingal est tombé dans le pays d'Ullin ! le bras qui l'a terrassé était si fort ? Et moi, hélas je reste seule, abandonnée !

Non, je ne resterai pas seule ; - ô vents qui soulevez mes cheveux, je ne mêlerai pas longtemps mes soupirs à vos sifflements !

Je veux aller à côté de mon cher Ryno, dans la tombe. Je ne te verrai plus, mon bien-aimé, revenir de la chasse resplendissant de jeunesse et de beauté, l'ombre de la nuit environne le héros chéri de Minvane, à la terre appartient désormais le silence de Ryno.

Où sont tes dogues fidèles ? où est ton arc, où est ton bouclier impénétrable ?

Qu'as-tu fait de ton glaive éclatant comme la foudre, de ta lance fatale ?

Hélas ! j'aperçois tes armes entassées dans ton vaisseau. Je les vois couvertes de sang : on ne les a pas encore placées à côté de toi dans la tombe, mon cher Ryno !

Hélas, la voix de l'aurore ne viendra plus te murmurer : - Lève -toi, jeune guerrier : les chasseurs sont déjà dans la plaine et dans les bois le cerf est relancé !

Retire-toi, vermeille aurore, retire-toi, Ryno dort ; il n'entend plus ta voix ; les cerfs bondissent sur sa tombe. La mort t'environne, ô bien-aimé ; mais je marcherai sans bruit, je me glisserai doucement dans le lit où tu dors.

Minvane se couchera en silence à côté de son cher Ryno ; mes jeunes compagnes me chercheront ; elles suivront en chantant la trace de mes pas.

Mais je n'entendrai plus vos chants, ô mes compagnes, ne pleurez pas mon souvenir : je vais dans le lit de mort, auprès de mon beau chasseur.

Les héros s'avacent (Chant de Fingal)

« Les héros s'avacent. Telles, dans l'automne, deux nuées chargées de foudre s'élancent l'une contre l'autre, de deux cimes opposées, ou tels qu'on voit deux torrents s'atteindre, se mêler, se combattre et mugir, confondus dans la plaine : ainsi se heurtent et se mêlent les armées de Lochlin et d'Inisfail. Le chef combat le chef ; le guerrier joint le guerrier ; l'acier frappe, est frappé. Les casques volent en éclats : le sang coule et fume ; les cordes vibrent sur les arcs tendus ; les flèches sifflent dans l'air, et des lances froissées jaillissent des reflets blafards, dont la nuit troublée s'illumine. »

A droite du timon bondit... (Chant de Fingal)

« A droite du timon bondit un coursier superbe, le plus fort, le plus léger de la colline. Son pied frappe et fait résonner la plaine. Sa crinière flotte au vent, comme la vapeur du matin sur les coteaux ; ses membres sveltes sont revêtus d'un poil fin et luisant. Son nom est Sifadda. Au côté gauche est attelé un coursier non moins fougueux : enfant rapide des montagnes, il secoue avec orgueil ses crins noirs, et se cabre sous l'aiguillon ; les fils du glaive l'appellent Durosna. Mille liens de cuir tiennent le char suspendu. Les

mors durs et polis sont broyés sous l'écume. Des rênes ornées de pierres radieuses flottent sur le cou majestueux des coursiers, dont elles pressent la course à travers les vallons. C'est la légèreté du chevreuil, c'est la force de l'aigle fondant sur sa proie. L'air siffle à leur passage comme les vents d'hiver sur la neige du Gormal. »

Plus d'un héros...
(*Chants de Selma*)

« Plus d'un héros succomba sous tes coups, et les feux de ta colère consumaient les guerriers. Mais, quand tu revenais du combat, que ton visage était paisible et serein ! Tu ressemblais au soleil après l'orage, à la lune dans le silence des nuits d'été ; ton âme était calme comme le sein d'un lac, lorsque les vents sont muets dans les airs. »

Le sombre automne
(*Chant de la guerre de Cromia*)

« Le sombre automne règne sur nos montagnes ; la brume glacée pèse sur nos collines. On entend siffler les tourbillons du vent. Le fleuve roule ses ondes fangeuses dans l'étroite vallée. Un arbre s'élève solitaire au sommet de la colline, et marque la place où repose Connal : le vent fait voler et tourner dans les airs ses feuilles desséchées ; la tombe du héros en est jonchée ; les ombres des morts apparaissent quelques fois en ce lieu, quand le chasseur pensif se promène seul, à pas lents sur la bruyère. »

L'épouse d'Erragon
(*Chant de Fingal*)

« L'épouse d'Erragon, la belle Lorma, était sur ses tours. Ses yeux humides sont pleins d'amour ; sa noire chevelure flotte sur ses épaules ; son sein s'élève et s'abaisse, comme la neige qu'un vent doux soulève mollement aux rayons du soleil. Elle voit le jeune Aldo, elle le voit et son tendre cœur soupire ; ses beaux yeux se mouillent de larmes, sa tête se penche sur son bras d'albâtre. Elle resta ainsi trois jours dans le palais de son époux, cachant sa passion sous les apparences de la joie. Le quatrième jour, elle s'enfuit avec le héros qu'elle aimait. »

Il voit la belle Utha
(*Chant de Nina de Berrathon*)

« Il voit la belle Utha qui se relève : ces deux amants restent muets l'un devant l'autre ; on dirait deux jeunes arbres de la plaine, que la douce ondée du printemps arrose avant l'aurore, quand les vents du matin n'agitent pas encore leur feuillage à peine éclos. »

p o è t e s
d u m o n d e

n o t e s d e l e c t u r e

Bonté des femmes, grandeur des hommes ?

Unless
de Carol Shields
(*Fourth Estate*, 2002)

Reta Winters, romancière, traductrice et mère de famille, ne pensait pas qu'un jour son bonheur monotone serait brisé par un fait absurde, un mal engendré par l'attitude inexplicable de la plus âgée de ses trois filles, Norah ; cette dernière a subitement disparu, a quitté l'université et son petit ami ; ses parents la retrouvent quelques jours plus tard assise devant une station de métro de Toronto, recroquevillée et muette, peu désireuse d'expliquer pourquoi elle a accroché à son cou un carton où l'on peut lire « Bonté ». Reta s'interroge sur ce geste incompréhensible, tout en analysant combien sa propre vie intérieure s'en trouve transformée. L'image qu'elle renvoie aux autres s'est modifiée, elle n'est plus seulement une femme écrivain, admiratrice et traductrice de Danielle Westerman, la célèbre féministe francophone, mais aussi une mère qui n'a pas su empêcher la fuite de cette fille parfaite et discrète.

Les semaines et les mois passent, mais aucun des membres de la famille ne parvient à élucider la mystérieuse conduite de Norah ; ses sœurs lui rendent « visite » chaque samedi, et passent la journée assises auprès d'elle sur le trottoir. Son père, médecin, se plonge dans des ouvrages de psychologie et pense que sa fille réagit de façon post-traumatique ; Reta, quant à elle, semble pourvue d'une intuition tout autre ; sa fille fait partie de cette moitié de l'humanité que l'on oublie, ce groupe humain qui est le plus souvent mis de côté, que ce soit dans les médias, en politique, mais aussi en littérature : les femmes. Au lieu de se battre, Norah se serait résignée à son sort et aurait abandonné tout espoir de pouvoir atteindre la « grandeur » (« *greatness* ») généralement attribuée uniquement aux hommes et se serait ainsi reportée sur la bonté (« *goodness* »), beaucoup moins prestigieuse. Mais cette explication lui est soufflée par sa vieille amie Danielle Westerman, qui pense que Norah s'est « *tout simplement laissée aller vers ce refuge traditionnel des femmes qui n'ont aucun pouvoir : elle avait ainsi fait sienne cette totale impuissance, cette passivité absolue. Ne faisant rien, elle avait revendiqué tout.* » (en français dans le texte). Un militantisme trop rationnel aux yeux de Reta, qui sent de manière indicible que sa fille est en quelque sorte perdue. Seul lui reste le petit mot *unless*, un « *miracle du langage et de la perception* », auquel elle se raccroche, car porteur d'espoir ; une espérance tournée vers l'hypothétique, à la mesure de cette conjonction, qui « *ne peut être exprimée en français* » (c'est du moins ce qu'affirme la narratrice, mais que l'on peut néanmoins traduire par « à moins que » ou « sauf »).

Unless est un roman en suspension, dans lequel sont contenus quelques mois de douleur de la vie d'une femme qui attend le « rétablissement » moral et psychique de sa fille, tout en écrivant son deuxième roman, une histoire un peu frivole qui lui permet de se plonger dans un autre monde, quelques heures par jour ; une invention narrative astucieuse qui permet une mise en abîme vertigineuse voire « incestueuse », alors que Reta déclare : « une femme écrivain qui écrit sur une femme écrivain qui écrit »... Qui parle ici ? Reta Winters ou Carol Shields, dont la figure transparait souvent derrière Reta, en filigrane ? (Car on pourrait même faire précéder ce passage de « Shields est une femme écrivain qui écrit sur Reta, une femme écrivain... »).

De même, l'on sent que l'auteur prend le dessus lorsque Reta tente de se justifier : « Pour beaucoup d'écrivains, c'est [l'écriture] le territoire le plus riche que l'on puisse imaginer » (une assertion que l'on pourrait aussi appliquer à nombre de romans récents, comme *Any Human Heart / A Livre Ouvert* de William Boyd ou *Thinks / Pensées secrètes* de David Lodge, *La nouvelle pornographie* de Marie Nimier ou *Portraits d'écrivains* de Jean-Jacques Nuel).

L'écriture de Carol Shields est exceptionnelle ; chaque terme est pesé, choisi de façon méticuleuse, jusqu'aux mots que l'on croit toujours secondaires, sans sémantisme plein, que l'on nomme aussi des « mots grammaticaux », mais dont la présence est essentielle à toute construction langagière, comme ce *Unless*, où chacun des titres des chapitres (*Nearly, So, Yet, Instead, Thereof...*) : « Une vie est remplie d'événements isolés mais ces événements, s'ils doivent former un récit cohérent, exigent d'être cimentés par des petits fragments de grammaire (...)

difficiles à définir ». La création littéraire est au centre de ce roman, dont certains passages recèlent de multiples idées entremêlées, une profondeur qui dissimule plusieurs niveaux de lecture, tant l'esprit et le style de Carol Shields sont vivaces, s'accrochant à chaque détail, décryptant chaque geste et chaque émotion d'où s'écoulent plusieurs interprétations tangibles.

L'auteure donne peu à peu les clés de lecture de ce roman indéfinissable et brillant, qui résonne comme une mélodie vive et sombre tout à la fois, incarnée par le personnage profondément touchant de Reta ; les maux qu'elle décrit dans des lettres qu'elle n'envoie jamais sont les passages les plus émouvants : des missives adressées à des hommes qui ont oublié que les femmes existaient (un romancier, des journalistes, un directeur de magazine...), dirigées contre cette insultante indifférence qui consiste à oblitérer la moitié de l'humanité de ses pensées, dès que l'on touche à la science, à la politique, aux arts ou à la littérature, bref, dès que l'on sort du monde clos du foyer... La lutte de Reta Winters / Carol Shields contre cette injustice n'a rien de fanatique, elle est uniquement motivée par le bon sens et la lucidité d'une auteure pour qui le féminisme consiste « simplement à reconnaître que les femmes sont humaines » (« *Simply an acknowledgement that women are human* »).

Blandine Longre

juillet 2002

www.sitartmag.com

Note :

Le roman sera publié en 2003 sous le titre *Bonté* (traduit de l'anglais par Céline Schwaller) aux Editions Calmann-Lévy.

mort, morale

mort

Arrêt du fonctionnement de tout organisme complexe (appelé *vivant* en ce que, durant toute son existence, il s'oppose à la mort – selon la célèbre formule de Bichat¹), la mort apparaît aussi inéluctable qu'indéfinissable : on ne peut que la constater, au mieux la décrire, en montrant que l'organisme meurt lorsque cessent les fonctions qui en assurent l'unité.

Il reste que la mort est pour l'homme l'horizon indépassable de tout déni, de tout fantasme, de toute angoisse, et de toute espérance. La mort n'est-elle pas rien, comme le néant auquel elle amène (« quand nous sommes, la mort n'est pas là, quand la mort est là, nous ne sommes plus » écrit Épicure à Ménécée²: la mort n'est que « non-vivre »), et qu'a-t-elle de plus angoissant que le néant d'avant la naissance³? La philosophie a-t-elle quelque chose à dire de cet objet, alors que Spinoza assigne à l'homme libre non la mort, mais la vie comme objet de méditation⁴? On ne peut en effet rien dire d'une mort dont on ne fait l'expérience que par celle d'un proche – la mort de tout autre nous laissant le plus généralement indifférents – et encore la douleur alors ressentie n'est pas celle de la mort, mais celle, autocentrée, de la perte.⁵ Cette expérience même, cependant, nous rappelle sans cesse à notre destin, et son

occultation ne fait qu'aviver fantasmes et angoisses : nous savons que, nous aussi, nous devons mourir. Intégrer la mort dans le processus naturel de la vie est sans doute encore la meilleure façon d'en gérer l'angoisse « mourir, dit Marc-Aurèle,⁶ c'est aussi un des actes de l'être vivant » : penser la vie, c'est aussi penser sa fin, et vivre bien, c'est aussi se préparer à bien mourir, tant il est vrai que nous craignons moins la mort que l'idée de la mort – tel est le sens des exercices stoïciens de préparation à la mort,⁷ si loin de la facticité d'une stratégie inverse, qui voudrait dans le divertissement oublier l'inoubliable. Occulter la mort, c'est rater l'occasion de réussir sa mort⁸. Or l'attitude de nos sociétés occidentales illustre ce déni : la mort est évacuée comme un échec, alors qu'il importerait de faire le choix – qui peut être politique en encourageant la création d'unités de soins palliatifs – de considérer la mort comme le dernier moment (que l'on peut accompagner, entourer médicalement et affectivement, afin qu'il ne soit pas réduit au dernier instant) de la vie. Cela n'est pas prétendre vouloir émuïsser le tranchant de la mort, mais conférer du sens à son attente : le mourant mérite cette sérénité inquiète d'une réflexion qui négocie avec la mort, pariant sur le « beau risque » d'une âme immortelle⁹ ou acceptant le néant qui advient.

Valéry Lautand

Références

- ¹ Bichat, *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, Vrin, 1981.
- ² Épicure, *Lettre à Ménécée* - § 125.
- ³ Lucrèce, *de Natura Rerum*, III, 852-853.
- ⁴ Spinoza, *Éthique*, IV, LXVII.
- ⁵ Épicète, *Manuel*, XXVI.
- ⁶ Marc Aurèle, *Pensées*, VI, 2.
- ⁷ Épicète, *Entretiens*, III, 39.
- ⁸ Sénèque, *Lettre à Lucilius*, IV, 30, 10.
- ⁹ Platon, *Phédon*, 114 d.

morale

1. Ensemble plus ou moins organisé de normes et de valeurs auquel un individu soumet librement ses actions, s'obligeant lui-même à s'en tenir à cet ensemble qui prétend à la fois à l'objectivité et à l'universalité (la proposition « il est bien / mal de faire x » rendant formellement compte de cette prétention).

2. Réflexion produite en amont pour fonder ces valeurs et ces normes dans la notion générale de bien (réussite de l'action du point de vue du bonheur, de la vertu, ou de la droiture de l'intention), et en aval pour tenter d'évaluer les conditions d'application.

Éthique et morale sont aujourd'hui assez souvent distinguées (parfois même opposées), bien que cette distinction ne soit pas parfaitement clarifiée – les deux concepts renvoyant étymologiquement et historiquement au même champ de réflexion, les mœurs : ainsi, entre autres, pour certains, l'éthique concerne l'évaluation rationnelle d'un art de vivre, à partir des aspirations fondamentales de l'homme, tandis que la morale ne fait qu'imposer des règles non éclaircies mais prégnantes issues de l'histoire du groupe considéré, de ses traditions, etc.

On peut s'interroger sur la réduction du concept « morale » qui peut découler d'une telle distinction. Toute action dite morale ne doit-elle pas – à moins d'un conformisme vide qui la condamnerait – se prêter à une enquête critique, et n'est-elle pas nécessairement l'objet d'une délibération, dont la fonction est de

déterminer ce qui sera le « mieux », vue la situation donnée qui m'oblige à agir ? L'urgence et la nécessité de l'action conduisent alors à relativiser les valeurs : Descartes¹ propose ainsi une « morale par provision », puisqu'on ne saurait, pour agir, attendre d'avoir sur ces questions la certitude d'un savoir inébranlable. De même, toute action doit prendre en compte des circonstances toujours particulières, et l'on ne saurait, pour juger légitimement de telle ou telle, admettre comme critère que ce qu'on peut le plus probablement justifier (c'est le sens du *kathekon* stoïcien, qui dépend toujours du *kairos*). Moins que connaître le bien, il faut se donner les moyens d'agir, en faisant ce que l'on veut, quitte à rechercher la caution d'exemples ou de la tradition pour justifier le bien fondé d'un acte (la délibération morale peut alors s'appuyer sur les coutumes et les mœurs, qui ont pour elles la légitimité de l'expérience).

Il reste qu'on peut douter de ce fondement : urgente, la délibération morale n'en reste pas moins inquiète, et ne se satisfait pas d'une caution héritée d'une pensée qui engage toujours des préjugés sur Bien et Mal. En ce sens, elle ne saurait se contenter d'appliquer des normes et des valeurs, mais semble toujours devoir les interpréter en interrogeant la valeur de ces valeurs et de ces normes : c'est là le sens de la critique nietzschéenne de toute morale qui prétend juger l'action hors de la singularité réelle de ses conditions psychologiques, affectives, sociales, etc., à partir d'une distinction abstraite (et largement imaginaire) entre Bien et Mal, mais aussi celui de la critique kantienne d'une morale de la conformité extérieure à telle ou telle règle (aucune morale ne peut être considérée comme un mode d'emploi²). La

réflexion morale impose moins qu'elle ne recherche les fondements d'un acte qui puisse allier désir et liberté de l'agent et contraintes sociales (et non pas seulement physiques : la morale n'est pas une technique).

Dès lors, une fois compris que la satisfaction égoïste de ses intérêts n'est pas possible (la fin n'est pas uniquement le succès de l'acte) et que l'action, pour être pleinement libre, ne doit pas seulement être sans obstacle, mais aussi prendre en compte que cette liberté est toujours en même temps déterminée par autrui, comment espérer bien agir ? Toute délibération implique une notion clarifiée de l'intérêt général, et de l'obligation qui en découle : celle-ci peut être autonomie de la volonté, qui se contraint à expurger de ses maximes tout intérêt passionnel et à n'obéir que *par respect* à l'impératif catégorique, qui, parce qu'il commande que sa maxime puisse toujours valoir en même temps comme loi universelle, accorde les fins des êtres raisonnables.³ À moins que l'obligation ne soit le fait de reconnaître dans des circonstances données (puisque notre liberté est toujours mise en situation) l'invitation que nous fait notre nature sociable à créer des liens avec autrui (comme le veut l'étymologie du mot « obliger » : attacher). S'obliger, c'est alors s'attacher à l'excellence de sa nature, vivre en harmonie avec elle, tout en étendant ce lien à autrui (l'obligance) et en acceptant de se lier, inaugurant ainsi un échange bienveillant, et mesuré par la raison – s'attacher quel qu'un n'est pas le soumettre, et la vertu du bienfait s'attache moins à ce qu'il donne, objet toujours indifférent, qu'à créer les conditions d'un échange désintéressé et durable.⁴ Plus qu'une imitation des normes sociales convenues,

c'est alors à leur refondation en raison, voire à leur progrès, que la délibération morale invite, en poussant tout individu à se réapproprier sa nature d'homme : la morale est toujours en même temps pratique de soi et ouverture sur l'autre.

Valéry *Laurand*

Références

- 1 Descartes, *Discours de la Méthode*, 3^{ème} partie.
- 2 Kant, *Critique de la Raison Pratique*, ch. III.
- 3 Kant, *Fondements de la Métaphysique des Mœurs*, II, 429-430.
- 4 Sénèque, *Les Bienfaits*, II, XVII.

N.B. :

Les articles de notre ami Valéry Laurand font partie de la Grande Encyclopédie de Philosophie, ouvrage collectif Larousse (à paraître prochainement)

n o t e s d e
l e c t u r e

Tableaux d'une exposition

(suite)

Champ de maïs près d'une grande ville

Le mobile catafalque d'un arrosage mécanique
simulait les averses de mai
parfait carré au vert étudié
tous les épis de la même hauteur au millimètre près
et jusqu'au ciel les corbeaux sont comptés
champ de maïs près d'une grande ville
que je distingue depuis l'autoroute
avec une chatoyante nostalgie du zanate
entre une zone industrielle et un supermarché
prisonnier du Jardin des Plantes qu'est maintenant le monde
sans chaumière d'argile claire fumant à côté
sans José ni Marie ramassant les fanes tièdes de l'étable
sans gamin poussant des cris pour effrayer les pijules
qui lance des silex vers les nuages avec sa fronde effilochée.

Zanate : oiseau d'Amérique centrale à plumes noires

Pijule : oiseau d'Amérique centrale.

Le Père Tanguy

*A sa devanture, on voyait des Monet, Pissarro, Renoir,
puis des Van Gogh, Cézanne, Gauguin...*

O. Mirbeau

Colporteur de couleurs
accroche à la vitrine de ta boutique
ou sur le vitrail de ta poitrine
cette oeuvre achevée récemment,
à Dieu propose le plus haut prix
aux hommes mon pain pour demain.

Leçons de John Constable

Le créateur de paysages ne doit pas s'éloigner
 beaucoup des siens ni vivre à l'écart
 du témoignage de leurs occupations quotidiennes :
 de la charrette de foin traversant le gué
 de l'homme et de la femme construisant une barque
 des canots de taciturnes pêcheurs de truites
 suivant le lent courant soyeux du Stour.

Le créateur de paysages ne doit pas non plus s'absenter
 des dons reçus en patrimoine,
 partir un jour c'est rapporter une ébauche de l'autre
 que l'on finit chez soi sous un ciel connu ;
 visiter un ami dans le comté voisin
 peindre sa maison avec vue sur le fleuve navigable
 à côté de la cathédrale de Salisbury qui au loin
 quand l'angélus appelle aux alentours
 rappelle à tous l'aigu d'un haut peuplier
 chuchotant dans le vent le Livre des Heures
 ensuite retourner à la vallée natale du Suffolk
 et achever là-bas l'œuvre qui attendait :
 épouser Maria Bicknell
 une jeune fille du pays ancienne dans le regard
 ou dessiner les dernières hirondelles
 suspendues qui manquaient sous la toiture
 de la vieille ferme de Willy Lott
 élevée entre de robustes coteaux.

Le créateur de paysages ne doit pas représenter
 dans l'espace initial de sa toile
 le creux noueux d'un arbre
 sans le vestige du vol
 de la chouette à la nuit tombée
 ni un paisible affluent du Stour
 sans le vestige de la soif
 de la biche au matin.

Ainsi le créateur de paysage savait que peindre
 voulait dire étudier trait pour trait
 le dévouement que les hommes portent
 au labourage annuel de la vallée
 à la maîtrise du dressage des jeunes chevaux
 ou aux soins infatigables de leurs vaches ;
 fils d'un meunier de East Bergholt
 depuis quelque temps John Constable pétrissait à ma table
 la mixture de cette moisson due de mots
 écrits avec l'humilité du pain
 partagé entre les couleurs de la terre.

Les mendiants

P. Breughel

Il ne nous reste presque pas de corps :
la lèpre pourrit même la charpie,
l'âme s'envenime comme un mauvais vin.
A côté des hirondelles
nous avons quitté les corniches des villes
et leurs rues tordues de soleil triste.
Là-bas les marchands depuis leurs étals dorés
et les chiens sous les hautes roues des carrioles
étaient plus habiles à dérober le pain et la monnaie.
La peste visite peu les champs :
dans des cabanes ou des moulins vaincus par le vent
nous rassemblons notre feu de quatre cendres.
Bottes de pendu,
bonnet rouge de pèlerin,
nous nous couvrons pour oublier le gel.
Boiteux, nos pieds de bois
franchissent une colline puis une autre,
nous dormons dans les cailloux
sous le heurtoir de la lune.
Les fantômes de la forêt gaudent
pour nous les noix du temps.
Les moissonneurs d'août
vouent leurs repas et leurs cruches
à la grandeur du blé
pendant notre soif de midi.
Pentecôte ou nuit de Noël,
les monastères sont des préludes de feu :
le miséreux charbon de leur repas du soir
est notre collation des matins.
Un moine ou une femme
en habit de moine
nous réunissent au bord d'une assiette creuse et sans ciel,
les cloches du monastère réveillent les corbeaux,
entassés dans l'herbe nous gémissons :
sur nos béquilles de chêne
nous picorons les miettes tombées du monde

Du douanier Rousseau

Ne vends pas ton épicerie à la World Company:
 continue de vendre tes cigarettes à l'unité,
 tes toupies de guayacan aux enfants de mai,
 tes cerfs-volants en papier de chine aux enfants de novembre.
 Ne vends pas ton épicerie à la World Company:
 continue avec ton bol ébréché
 à mesurer le lait spumeux de la jarre,
 continue à peser le fromage sur l'ancienne balance romaine.
 Vends toujours à crédit aux pauvres du quartier.
 Note dans ton carnet en papier d'emballage
 le café, la bière, les aspirines
 que te paient au mois les journaliers de la contrée.
 Ne vends pas ton épicerie à la World Company :
 ultime passage qui nous lie au douanier Rousseau et au monde

Santiago Molina

(à suivre)

s é q u e n c e s

Veronica Corcodel .	45
Hervé Chesnais .	50
Woody Dorsainvil .	55
Stéphane Méliade .	56
Thierry Roquet .	65
Constantin Pricop .	66

Lapageblanch en novembre/décembre (2002) numéro (23)

e-Poésies

Veronica Corcodel

Poème rouge

La neige rouge
tombe sur les têtes brûlées
les enfants ne mangent plus de la neige blanche
ils sont éduqués «à la rouge»
et partout les fleurs sont rouges

On tombe brûlé sur la neige blanche
la blancheur nous engloutit
elle nous accepte -
elle est noire depuis longtemps

Le noir avec le rouge
ça c'est en vogue

V. C.

Les paroles du Premier-ministre

Les sentiments les arbres d'hiver
seront réchauffés, couverts de plumes
Le Premier-ministre d'hiver avait fait un discours
sur le soleil
les rayons sortaient très vite de sa bouche
« Les bras entortillés la faute à l'air glacé
seront enfin ouverts »
il a inventé une nouvelle clé pour toutes les portes
(comme les voleurs)

Le première neige du 4 novembre est fondue
Monsieur le Premier-ministre est enchanté

Mais soudain
soudain
il tombe
Le Premier-ministre tombe du ciel
et le soleil avec lui

la neige
la première neige du 4 novembre
sort de la terre
elle s'installe bien à la surface
et se met à dormir

V. C.

Familial

Je marche
Il marche
Nous marchons
Vous marchez
Ils marchent

Et toi? qu'est-ce que tu fais ?
pourquoi est-tu bloqué ici
entre ces deux murs qui
t'embrassent et te déchirent
avec leurs grandes longues griffes noires crasseuses
dans cette merde
cette merde qui t'absorbe
dans...

attend, je te comprends

oui, je sais, dit le père
c'est pourquoi je doit partir
loin
pour que je puisse... pour que nous
puissions marcher quand je serai revenu
à bientôt

Il marche
Vous marchez
Ils marchent

et moi ? qu'est-ce que je fais ?

V. C.

Les poches vides

Les poches vides la vie misérable les yeux saignants

les poches vides

et si on met sens dessus au-dessous ?
on a des volcans
et les volcans parfois arrivent près du ciel
mais attention au feu
si on a du pétrole lampant au lieu de sang
on s'écroule devant Baudelaire et Prévert

V. C.

Criant au ciel

Cloches muettes

«c'est criant au ciel» il a dit

Les bouches s'allongent jusqu'à ce moment
où ils deviennent des assiettes.

Les chaises volent partout.

Des chiens enragés.

Des bouchons au lieu des têtes.

Il pleut des pommes de terre.

Le seul appui dans le bus-
des lames liées aux fils.

La seule poésie qui n'a pas de frissons-

La Bible.

V. C.

Hervé Chesnais

Juste après la pluie

On ne pouvait pas rester à regarder les blessures du ciel dans les flaques, mieux valait marcher dedans, troubler les bords roses du crépuscule. On n'attendait rien de précis, l'évidence d'une peau peut-être, une main amie juste avant la nuit, une anatomie du hasard qui aurait expliqué pourquoi on était sorti juste après la pluie dans la ville mauve et grise. Pas pour les odeurs, ni pour les traînées de feuilles vers les caniveaux, pas pour le coulis d'enseignes sur les façades, et l'espoir de quelqu'un qu'on croiserait là, on n'y croyait pas. On sortait quand même, on s'asseyait sur le dossier d'un banc, on fumait des blondes, jusqu'à ce que les flaques ne reflètent plus que les lampadaires, qu'on se rende compte qu'une fois encore, on n'avait parlé à personne.

H. C.

Vanité balnéaire

A notre tour on la verra envahie d'herbes folles, les volets écaillés et la rouille pissant depuis les gonds sur le granit. En juin, on passait au minium les deux rampes de l'escalier qui montait à la terrasse, une semaine de rampes orange puis une couche de vert bronze lui rendait son aspect convenable. Il ne fallait pas attirer l'attention, il fallait rester discret, simple.

La tempête aura arraché le cupresus doré dont la première branche latérale, de longtemps, menaçait le garage.

Quand on l'a connue, elle était ainsi, il y avait des vitres brisées, il manquait des ardoises, la moitié du portail était arrachée. A l'intérieur, des graffitis sur le plâtre nu (les tapisseries avaient été arrachées), des dessins obscènes. Les Allemands avaient brûlé les boiseries, transformé la villa en lupanar. A l'abandon, elle avait servi de refuge aux vagabonds. On l'a connue ainsi, crasseuse, avec des matelas pourris à même le sol, des odeurs de pisse dans les coins, les murs rongés par le salpêtre, la cave bavant l'algue verte mêlée à la poussière de charbon. On l'a achetée en l'état, pas cher, pour la vue. On l'abandonnera, quand notre tour de catastrophe sera venu, il n'y aura plus que le vent pour tailler les fusains dans le prolongement du mur, et plus personne pour préserver les soupiraux de l'invasion de la glycine. On s'y entraîne tous les ans, septembre voit la maison désertée, et la dernière semaine vouée aux rangements, aux préparatifs d'hivernage.

H. C.

Bordures I

Le long des haies, je sais des signes, il suffit de scruter les limites. Tous les matins, au lieu-dit des Egyptiennes, je croise un bouquet jaune noué à la clôture d'un pré. Parfois, une main hostile l'arrache, le lance parmi l'herbe haute, on voit palpiter le plastique des roses. Le lendemain un autre bouquet plus gros, noué plus solidement sur le même piquet témoigne du même pèlerinage, et l'on sent que si la main hostile est celle du propriétaire du champ, c'est en vain qu'il s'échine : sa clôture ne lui appartient plus, la voici devenue l'autel d'un culte sur lequel il n'a pas prise. Ce bouquet le dépasse, prétend à la durée. Voici cinq ans que s'est tué le motard que l'on fleurit dans la constance.

H. C.

Bordures II

Elles ont des maillots de satin, elles portent des shorts en lycra, elles montrent des jambes interminables à l'orée des allées. Les camionnettes devaient coûter trop cher : il est patent que les nouvelles filles baisent dehors, et qu'ainsi elles baiseron l'hiver les lèvres gercées par le gel parmi la rouille des ronciers. D'où venez vous, hétaires à cent sous ? On croit lire sur vos visages entrevus le temps d'un feu rouge, forêt de Saint-Germain, des masques andins, mais on peut se tromper, on ne prend pas le temps de s'assurer, de quel réseau dépendez vous, Colombiennes au bustier lacé, trébuchant dans le sous-bois sur des talons incongrus, grues offertes aux phares, qui dès le matin nouez aux branches basses de la lisière des sacs de plastique blanc comme jadis rouges luisaient les lanternes aux maisons ? On peine à vous deviner une histoire, mais ne doutez pas qu'on la cherche, et que les sacs noués sur les branches en balise de votre commerce, on en respecte la grammaire, tant vos malheurs y sont écrits, quand le sac veut bien se gonfler de vent.

H. C.

Bordures III

A les voir marcher clairs sur le bord de la route, légers dans leurs joggings de toile, leurs yeux vides sous la casquette bombée par le crâne aux cheveux ras, se dire que quelque chose commence, qu'on ne sait pas encore nommer, que ces corps siglés qui sillonnent toutes les routes de la moindre campagne, vêtus sportswear sans faire de sport, ces corps qui marchent et ne courent jamais ne peuvent pas ne rien signifier, sans quoi il faudrait stopper là, sans quoi il vaudrait mieux se taire.

Ils ne sont pas les fils des anciens cheminots, ils arpentent propres, les fossés, les talus les contre-allées, rien ne les tache, ils ne sont jamais crottés, et leurs corps placides ne présentent pas les creux des errants de jadis. Ceux-là ne fuient pas les petites maisons, ceux-là ne parlent pas en marchant, ni n'invectivent ceux qu'ils croisent. Ils ne tendent plus le pouce et marchent sous la pluie sans révolte, et qui les éclabousse ne les atteint pas. Immaculés ils marchent sans regarder ce qu'ils foulent, indifférents aux mousserons, sans couteaux pour les pissenlits. Ils ne cherchent rien, ils ne demandent rien. Cela ne fait que commencer. Ils ignorent qu'ils me sont énigme, que cette énigme me fait trembler. Leur beauté brutale par la plaine, et l'assassinat du langage.

H. C.

Woody Dorsainvil

Je suis un fou gâté

gâté de poils et de belles jambes
de la pensée et de jolies fesses
du temps perdu
et du vrai falsifiable.

Je suis un fou
Un fou nègre
Amoureux d'une terre volée
Je suis un fou rebelle
Passionné d'une fille violée
amoureux des vers scandaleux.

Un fou de l'eau et du sang de la vierge
Un fou du beau et d'Erzulie Dantor
Je suis un fou gâté
De tes grimaces et de ses seins tendus
Du nouveau monde et son vrai paradis.

W. D.

Stéphane Meliade

Journal d'une île soufflée à servir chaude

(Pour Soleil Bleu et pour que vivent ses planètes...)

Si j'étais une loi physique, je serais celle de la pression.

Il y a toujours une force inconnue qui essaye de grimper en moi, puis de me distendre. Comme si j'étais l'escalier d'un phare à grimper au fur et à mesure qu'il se constitue.

Comme si la lumière devait à tout prix prendre possession d'un gouffre.

Avant, j'évitais de lever les épaules, pour ne pas me retrouver perchée sur des légendes de marins qui auraient cru m'apercevoir. Je devais demeurer fantomatique, historique, prononcée à mi-voix entre les deux pages les moins reconnaissables d'un livre.

Je voulais ressembler aux autres, être une île plate qu'une demi-main suffirait à calmer. Une progression végétale au couleurs décalées : tige rouge, sève bleue, lisière d'or scintillant sous l'eau.

Une sorte de néant bien habillé.

Entre temps, il y a eu le vent, le chien fou qui court à reculons, l'ancre déserte qui s'alourdit autour du cœur.

Entre temps, il y a eu le souffle des hommes qui m'ont ranimée, étourdie, fait tourner des centaines de fois sur moi-même.

Il y a eu la danse rieuse du réchauffement.

Par leurs plongeurs répétés, les hommes ont recousu mon eau.

À chaque remontée, ils laissaient un peu plus d'eux mêmes au pied de ma falaise.

Quand leurs moitiés sont devenues égales, elles se sont réunies en rites, consommées en roues autour des villages.

Entre temps, il y a eu le souffle, le tapis interne qui a modelé ma forme, l'évasion des mots hors de mon centre aveugle où je n'existe qu'en projet.

Maintenant, on me sert telle quelle, avec mes mouvements irréguliers de jeune planète, avec mes racines qui gouttent, avec mon corps ramené vivant d'un long sommeil sans rêves.

Des maisons blanches habitées par des femmes sombres ont soulevé ma terre. Elles ne montraient leur couleur que la nuit, se transformant en grands oiseaux lumineux qui se frottaient contre moi.

Mes habitants se livraient à des cérémonies au sens connu d'eux seuls : clapotis de mains dans les vagues, chants soutenus par le battement des pieds, terres venues d'autres mondes versées en poudre dans mon volcan.

Poissons fabuleux accrochés à leurs chevilles, ils soufflaient des secondes, entreposaient des chants dans ma crique, leur vibration entourée d'un coquillage.

Ils soufflaient dans des instruments faits de ma matière, combinaient des notes avec des densités, des syllabes avec des forces.

Avec eux, j'ai dérivé vers l'éclosion des seins du temps puis je me suis soulevée pour vivre.

S. M. 11-09-2002

Tissus d'escaliers

Les tissus fabriquaient des hommes
les habillaient d'escaliers
de récits contenus à leur tour
dans un habit trop petit

Les couleurs
tombaient juste à côté des marches
formaient des constellations autour d'elles
têtes appuyées sur leurs degrés

Quand il faisait froid autour des hommes
on donnait aux couleurs
des noms chauds
très vivants

Plus l'étage était haut
plus la couleur vibrait

Les tissus s'avivaient sur les peaux
toujours plus d'hommes en sortaient
descendaient remontaient les étages
inventaient même d'autres maisons

Les hommes parlaient
les tissus en fabriquaient d'autres
plus silencieux
montés plus haut
plus longs à gravir

Pour connaître la mode
du prochain étage
les tissus consultaient l'oracle des frôlements

La position des corps sur les marches
prédisait le présent

S. M. 22-09-2002

*« (...) c'est l'homme voulant être tous les contraires
qui le constituent. »*

Fernando Pessoa

Acordeão

Tu n'es jamais arrivé ici.
Pourtant, tu as ri avec nous, brique après brique, année après année.

Il y a toujours une espèce de farine sur ta peau. Tu ressembles parfois
à un comédien maquillé.

Tu expliques que c'est la poussière des étoiles de ton pays qui ne
te quitte jamais.

Moi, je crois que tu es un aliment, une manne terrestre qui neige
sans cesse vers le ciel.

Tu t'es arrêté à mi-chemin.

Dans tes yeux, quelque chose de trop rempli. Comme les brouettes
que tu secoues pour que les briques te parlent un peu de mer.

Le dimanche, tu sors avec ta moitié blanche et bleue. Là où il fait
soleil jusqu'en hiver. Là où tout le monde t'appellera toujours « le
petit ».

Tout le monde est bien habillé. Il faut se montrer, avant que la pluie
nous délave. Il faut promener nos ombres à nos bras.

Nous comparons en nous croisant sur l'avenue, les vies dont nous
sortons.

Tu prends une chambre pour deux. Toi et l'accordéon.

Il a droit à son lit.

Tu bordes ses soufflets, lui donnes à boire. Le rassures : cette nuit, la
mort n'a pas de quoi se payer l'hôtel.

Maintenant, le ciel peut descendre dans ton verre.

La terre peut se reposer dans ta main.

Le monde entier peut tenir sur tes épaules, du moment que tu entends
les mouettes.

Du moment que le quai est assez long. Du moment que la musique
sait nager.

Tu me raconteras l'endroit où tous les temps se rejoignent, la lune qui
rougeoie dans le cendrier, les poissons accoudés au bar, les continents
pétris par les femmes.

Nos visages qui se rapprochent, joue à joue.

Deux bouches pour inviter la mer à venir s'asseoir avec nous.

L'accordéon bat contre ton corps.

S. M. 23-09-2002

Codicille au testament qui légifère la succession des temps et des lieux

Si je frappais sur l'angle
que fait mon corps avec ses contours
j'y trouverais
un nom en écho
pour apprendre à voler
je suis cet autre serré contre mon cœur

Il y aura une auberge, faite de tous nos possibles, souples,
disposés en arches.
Sources à soutenir; il fera bon entrer dans cette chaleur parente.
Il fera bon défaire ses portes et ses fenêtres pour en déborder.
On respectera d'autant mieux la maison qu'on en abattra
la fin, qu'on en laissera surgir sa réduction, couronnée de
mousses, adoubee d'épaules vertes.

Au lendemain des ancêtres
on y servait des plats
de braises cannibales
on s'y mangeait entre nous
en demeurant entiers
on y jetait des sorts sur les sorts
à grands bouillonnements de ventre
en peignant sur les murs
des grandes frises
filles élégantes de futurs fragiles

Il y aura un socle solide où je trouverai enfoui toutes les versions de
moi que l'on m'aura dictées.
Il y aura tout un fatras de cosmos éparpillés dans ces petits objets
que j'aurai saisis longtemps. Gazettes de quelques instants d'amour,
grappins de pensées capables d'élargir le monde, frottements de fils
fins contre une joue qui comprendrait parfois la valeur de l'air.

Si la nuit était faite pour durer
on ne la poserait pas
sur des tapis sonores
qui préviennent les pieds des enfants
de pousser la porte avec précaution
pour ne pas inquiéter les mères

et pour respecter
l'obligation de s'immerger
jusqu'au matin suivant

Je sonnerai la cloche qui fera rentrer les décombres en
ordre chez eux.
Mes bras ouvriront des chatières dans chaque impasse.
Parades pour passer, parages à réparer, le travail se fera en-dessous
de l'homme, sous les lignes insonorisées des lunes, viviers
ovales, visages remplis que nous lançons par dessus les mondes.

Nous sommes
des petits animaux
qui sourient dans les courbes

S. M. 23-10-2002

Simple passage d'un homme et sa lune

La plus grande partie de la lune
est dans l'homme
il marche vers la colline
en regardant ce qui reste de lui
se refléter dans les yeux qui se rapprochent

Filles croisées sur le quai
longues elles se pressent de conseils
ne regardent pas la mer
tournent leur visage le plus loin possible de l'eau
se parlent sans parler
l'homme devine des regards brillants
des mains nerveuses
et quelque chose de dilaté dans leurs ombres

Sans pouvoir compter leurs doigts
d'avance il les sait vifs
elles sont deux
rejoignent une troisième
plus jeune
cela se sent à leur manière de marcher
comme pour la recouvrir de leurs corps
la repêcher de son futur

Une sensation d'utilité
grandit en l'homme
au fur et à mesure qu'elles s'éloignent
nous nous rappellerons les uns les autres
un jour lointain
où venus d'un autre pays
faits d'un autre sel
nous gravirons une autre colline
et viendrons poser des feux sur ses flancs

Front à front
deux continents se joignent sur le quai
nul endroit d'où provenir
nulle terre à embrasser
des corps noirs qui font cercle
le mien l'est aussi

où sont nos filles
leur avez vous demandé leur nom ?

La plus grande partie de la lune n'est pas d'ici
on la décharge sur les quais
on s'en habille on signe sur les vagues
elle est à nous et nous à elle
la lune est dans l'homme
et celui-ci fait face aux autres qui l'entourent

Quelque chose
vient s'écraser sur sa main
une goutte qui ramène le passé proche
regardez
les voyez vous dedans ?

Elles marchent vite
deux d'entre elles cherchent la troisième
brillante souple impatiente
noire de vent et de rêves
elle marche la vie comme une flûte qui sait jouer la mer
ses bracelets entourent le poignet des deux autres
qui portent ses couleurs et son nom
frappent l'eau de leurs mains pour l'appeler en chœur
ses bracelets s'échangent sur le marché flottant
ils battent ils s'envolent ils s'arrachent en riant

Nous plaçons la goutte comme témoin
comme seule racine à partager entre ces hommes
qui se sont compris qui se font signe de la main
elle pourra luire du reflet des chairs
et veiller sur les vies des filles qui marchent
nous plaçons la goutte entre nous
comme seul livre à lire

Ce soir
l'Afrique du ciel toucherait presque la terre
ce soir l'homme est l'ange d'où se jeter pour vivre
le pot qui déborde des sangs qui se croisent
la pression vivante d'une colline qui rougeoie
simple passage d'un homme et sa lune

S. M. 13-11-2002

Thierry Roquet

il me faut m'asseoir pour écouter ce qui me trame
faire un peu de silence
faire un peu le ménage dans le flou qui s'installe par mégarde
seulement, mieux écouter demande une concentration
qui se disperse dans les recoins les plus secrets de la pièce
l'œil scrute et me perd de vue
où ce qui me trame
ne se voit que par trous de souris
d'enflures indigestes en micro-décomposition
difficile de repérer le vain et l'ivresse :
chaque image de chaque sensation de chaque anomalie vertébrale...
il suffit que je bouge un instant et tout s'évapore
impossible alors de retrouver la fugacité de cet instant précis
je me serais donc faulilé là où je ne puis plus atteindre
de cette fugacité naîtrait l'impossible aveu d'être en soi
d'être vu en soi
un accord une partition un orchestre et le silence
mais un autre silence
celui des yeux mi-clos
hagards
je m'assoupirais donc
dans ce désert ni froid ni chaud
il ne me resterait qu'à subvenir autrement à ce qui me croupit de
famine
sans nourrir qui que ce soit
pas même un rêve
pas même un rêve

T. R.

Constantin Pricop

chien violet
aujourd'hui

comme toi
son aboiement

qui sait?
qui est arrivé?

l'odeur
de rien

ils sont rongés
les yeux rouges

des fragments de la lune
dans le noir

scintillement des canines

son regard est si fixe
je me sens fixé

dans l'aiguille
gregor samsa

s'il parle vraiment
c'est sans doute moi
qui comprends
ses fautes
sans parole

C. P.

la page blanche

novembre/décembre(2002)numéro(23)

www.lapageblanche.com

contact@lapageblanche.com

Direction de la publication :

Pierre Lamarque

Direction de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

Catherine Raucy, Santiago Molina, Jean-Michel Niger, Mireille Disdero-Seassau, Serge Creppy, Blandine Longre, Valéry Laurand, Veronica Corcodel, Hervé Chesnais, Woody Dorsainvil, Stéphane Méliade, Thierry Roquet

Abonnement :

Un an/six numéros :

- édition électronique : 15 €

- édition papier : 30 €

par chèque ou mandat à l'ordre de l'association La Page Blanche, en indiquant vos coordonnées, à l'adresse suivante :

La Page Blanche

27 bis RN 113

33640 Beautiran France

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0309

©2002 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.

Édition électronique